



**PIERRE SAMSON**  
**LA MAISON DES PLUIES**  
**LES HERBES ROUGES / ROMAN**



# LA MAISON DES PLUIES

## DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*Le Messie de Belém*, roman [1996], collection «Territoires», 2005.

*Un garçon de compagnie*, roman, 1997.

*Il était une fois une ville*, roman, 1999.

*Catastrophes*, roman, 2007.

*Arabesques*, roman, 2010.

chez d'autres éditeurs

*Alibi*, essai autobiographique, Leméac, collection «Ici l'ailleurs», 2000.

*Lettres crues*, en collaboration avec Bertrand Laverdure, La Mèche, collection «L'Ouvroir», 2012.

PIERRE SAMSON

La maison des pluies

*roman*

LES HERBES ROUGES

Les Herbes rouges remercient le Conseil des arts du Canada, ainsi que le Fonds du livre du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec, pour leur soutien financier.

Les Herbes rouges bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

L'auteur remercie le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien à l'écriture de ce livre.

**Données de catalogage disponibles sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec**

© 2013 Éditions Les Herbes rouges  
Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec,  
Bibliothèque et Archives Canada, 2013  
ISBN : 978-2-89419-359-4

*À Masakazu Matsuoka*





*Votre désir est que je dise un conte. Or ça, j'ai bu un coup de bière forte; par Dieu, j'espère vous dire une chose, qui, comme de juste, soit à votre goût. Car, si moi-même suis homme très vicieux, je puis cependant vous dire un conte moral que j'ai accoutumé de prêcher, pour le gain. Or, faites silence! je vais commencer mon conte.*

GEOFFREY CHAUCER  
*Les contes de Canterbury*



— **A**insi, poursuit-il, la langue est la représentation sensorielle d'un consensus ou, mieux dit, d'un code assis sur des millénaires d'expérimentation et de cueillettes de données empiriques. La linguistique est une science cognitive avec, pour objet, un matériau en évolution incessante. Avant que vous ne protestiez véhémentement, j'insiste sur le vecteur sensoriel dans l'émission et la réception d'un tel code : ainsi, certaines collectivités font appel à l'olfaction et à des stimulus tactiles, et la plupart ont recours à une gestuelle au champ sémantique très étendu. Pensons à ce que nous désignons erronément par *langage* le système de communication des malentendants ou, si vous les préférez, les gesticulations truculentes des coaches et des lanceurs de baseball. Comme nous le verrons, d'autres groupes ethniques, culturels, voire criminels, ne sauraient se passer d'une syntaxe gestic, allant du complexe, par exemple la chironomie propre au chef d'orchestre, au simplissime.

À ce moment précis, Benjamin dresse un majeur vers l'hémicycle tapissé de soixante-dix et quelques visages, pour la bonne part juvéniles et boudeurs. Il

peut ainsi mesurer le degré de désintéressement préliminaire de la meute de chasseurs de crédits universitaires écrasée devant lui. Les rires venus exclusivement du fin fond de l'auditorium, qu'il a baptisé pour lui-même l'ourlet des nuls, lui promettent un trimestre éprouvant pendant lequel lui-même devra batailler contre l'ennui et repousser le détachement propre au sannyasin dans lequel il pourrait être tenté de se réfugier.

Au fil des semaines, la salle s'éclaircira à partir du milieu, comme la raie sur le crâne d'une danseuse de flamenco sur son retour d'âge, et seuls les irréductibles peupleront les premières et les dernières rangées : à l'avant, un essaim de forcenés dénués d'humour jetant mille notes, sténodactylos graphomanes téléportés d'une époque révolue ; à l'arrière, des tire-au-flanc franchement rigolos qui rêvent de glaner un B-, au minimum un C, en tutoyant le professeur, au courant de la politique institutionnelle nouvelle mouture qui rend techniquement nul le risque de récolter un D, sans parler d'un F, puisqu'un avenir radieux promis à chacun ayant acquitté ses droits de scolarité ne tolère aucun échec. Disséminés comme de rares pépites dans un champ aride, des esprits curieux qu'une soif de savoir suffit à animer.

Trois heures durant, et ce, hebdomadairement, il luttera contre les soupirs d'exaspération et ne prêtera nulle attention aux retardataires ; il se fera violence pour ignorer les tablettes écrites pivotantes et repliables en mal d'huile, et les assises de fauteuil que des allocutaires à la vessie impérieuse – en général des dames en quête tardive d'émancipation et des vieux beaux nouvellement retraités et à la prostate déglinguée –

laisseront claquer négligemment derrière eux. Il distillera sans se démonter le suc nourricier qu'il a réussi à tirer de longues années de recherche écoulées aux quatre coins du globe.

Au Mozambique, la malaria l'avait miraculeusement épargné alors qu'elle décimait son équipe. Il avait échappé sain et sauf à trois agressions à main armée : à São Paulo, une meute d'enfants enguenillés les avait dépouillés, lui et son chauffeur de taxi, leurs machettes luisant dans le tunnel de l'avenue Paulista comme des sémaphores funestes ; à Jakarta, deux jeunes Néerlandais aux pommettes saillantes l'avaient soulagé de son portefeuille, le plus frêle lui chatouillant les côtes avec une fourchette ; dans une rue serpentine de Lisbonne, une jolie femme se révéla irrésistible, parée d'un colt qu'elle tenait en tremblant de tout son corps.

Il s'en était tiré, certes hirsute, mais indemne d'un vol d'Aeroflot empestant l'urine, ou était-ce la peur, qui avait redéfini à jamais l'expression « montagnes russes ». Il avait survécu à l'irritabilité cataclysmique du chef d'une tribu malaise, dernier dépositaire d'un dialecte effacé depuis du grand magnétophone planétaire et gardien jaloux de ses quatorze concubines. Il avait multiplié les bakchichs à Chennai, à Manille, au Caire et, une sinistre fois, à Windhoek sans savoir que, au même moment, sa propre maison de Sabrevois, bourrée de livres époussetés amoureusement à chaque solstice, prenait feu pour égayer la morte Richelieu une nuit durant ; il avait dormi dans des huttes immondes, le havresac sur le ventre pendant que des rats gros comme ses deux poings galopèrent sous son grabat.

Il avait développé une résistance aux principaux antidiarrhéiques et s'était vidé les intestins à Bangkok, à Manaus, à Ouagadougou devant l'ambassadeur du Nigeria. Il s'était craché les poumons à Alice Springs, conclusion d'une syphilis *made in Italy* contractée deux ans plus tôt, et il avait subi, penché au-dessus d'un évier de cuisine, des injections carabinées de pénicilline réchauffées au préalable de ses propres paumes de martyr dans l'officine empoussiérée d'un pharmacien en stade intermédiaire de Parkinson. L'homme avait eu la délicatesse de balbutier une excuse avant chaque piqûre et Benjamin, malgré les larmes et le strabisme provoqué par l'accès de douleur, pouvait voir dans le robinet de métal le reflet distendu du vieillard se débattant avec sa seringue et ses cartouches d'antibiotique.

Insulations comme engelures, accidents, détournements, mésententes, collègue bienveillant d'université états-unienne métamorphosé sous un tropique en gnome perfide, suant et acharné, morsures infectées, sangsues à salive urticante, parasite candiru – dit « poisson cure-dents » – s'immisçant dans le pénis jusqu'à l'urètre, enflures monstrueuses, fièvres, hallucinations, empoisonnement suivi d'une paralysie temporaire des extrémités, guide assassiné, fillettes au ventre gonflé trop affaiblies pour tendre une main prête à casser, mille dangers et épreuves offerts en sacrifice aux dieux ingrats de la linguistique et, plus précisément, de la recension, de l'analyse, de la fixation et de l'approfondissement d'une misérable fraction des quelque six mille langues et idiomes qui meublent notre boule de roc et d'eau sous toutes leurs formes, de terre, de tissus et de

sang. Oui, il avait disputé ce terrible marathon à obstacles pour, une fois le fil d'arrivée rompu, s'échouer lamentablement sur un continent de magistrale, de stérile et, si la chance vous sourit, de joviale indifférence.

Ils contemplent donc son médius à l'ongle rongé et aux articulations surlignées par des plis aussi marqués et noirs que des crevasses, attendant, semble-t-il, la suite de son exposé de présentation de «Linguistique moderne : Langues en péril». Ils patientent, l'air franchement ovin avec leurs gueules renfrognées, leurs mentons baissés, leurs regards vitreux dardés par en dessous, leurs paupières en pleine extension, leurs cils trop longs et fournis. Ils bêleraient, en effet, qu'il n'en serait aucunement surpris.

Il prend une profonde inspiration, déplie les doigts et cloue son lutrin de plexiglas de ses deux mains, à croire qu'une tornade miraculeuse va balayer la salle d'une seconde à l'autre pour emporter loin là-bas, jusqu'à Nerverland, sa vieille paire de lunettes et le détachement de conscrits bivouaquant devant lui.

– Rien ne nous interdit de supposer que, au cours d'une de nos rencontres, l'ultime praticien d'une langue indigène rende l'âme et que s'effacent avec lui des millions d'heures de collecte d'informations, de développement et de fixation d'un savoir. D'ailleurs, le contraire me surprendrait.

En y réfléchissant bien, certains lui font plutôt penser à des carpes, avec leurs lèvres pendantes et le léger frétillement que le balancement des chaises mobiles imprime à leurs corps. Donc :

– S'il se trouve un ou deux ichtyologistes parmi vous, leur curiosité sera piquée par l'exemple suivant : prenez

le spécimen baptisé « porte-enseigne ». Qu'apprend son nom aux francophones que nous sommes ? Qu'il porte vraiment une enseigne, tel un poisson-sandwich ? Non, tout ce que nous pouvons déduire de cette appellation, c'est qu'il peut ressembler à l'un de ces soldats d'une autre ère chargés d'exhiber les couleurs du régiment, que ce soit sous la pluie, le soleil ou les salves d'une armée ennemie. Par contre, quiconque pratique l'hawaïen le désigne par le terme *kihikihi*, c'est-à-dire « qui nage en zigzag ». Qui, entre nous et le pêcheur autochtone, a les meilleures chances de l'attraper ?

Il observe une pause, chausse ses lunettes et assène, solennel :

– Perdre une langue, c'est tamiser la lumière de l'esprit.

À première vue, la formule registre zéro au compteur QI. Il sait qu'il est injuste envers son auditoire, composé pour les trois quarts d'étudiants du premier cycle à peine réchappés de l'adolescence. Hormis les parasites des dernières rangées et quelques chercheurs en herbe, ils ont sans doute élu son cours par désœuvrement, recalés par un Département difficile à intégrer, mais invités à faire leurs preuves avant de tenter leur chance à nouveau. Ceux-là atterrissent devant lui davantage motivés par leurs propres performances que par la matière elle-même, attirés peut-être par un thème qu'ils interprètent comme vaguement nationaliste, car parler d'une langue en péril fait vibrer l'*ichigenkin* politique, la cithare à corde unique des Québécois.

D'autres se présentent à lui, les pauvres, convaincus que leur exposition quotidienne à une émission de papotage sur la chaîne de radio publique leur aura



servi de solide introduction en matière de culture. Ils se figurent que la consultation régulière d'un de ces hebdomadaires gratuits a gardé leurs neurones en parfait état de marche, qu'ils sont nécessairement à l'affût d'informations qu'ils pourront absorber sans problème pourvu que les textes ne soient pas trop longs et qu'ils suintent les bonnes intentions.

Il dénombre aussi trois grands-mères rescapées d'un mariage et fedayins de l'ère du Verseau, aux cheveux gris et métalliques laissés libres sur la nuque, qui le contemplent avec, dans les yeux, l'éclat fiévreux d'opiomanes grattant à la porte d'une fumerie. Elles boivent ses paroles, trop contentes de troquer leurs rêves trahis pour des notions nouvelles et parfaitement spécieuses, comme des touristes bourrant leurs valises de guides de voyage en prévision d'une traversée des continents entiers avec le nez fourré dans leurs livres.

Un quinquagénaire, incapable d'abandonner son habit de comptable, le contemple, ceinture à la hauteur du plexus, avec cet air de « on ne me la fait pas » avant de glisser un regard carnassier vers la nuque d'une rousse dodelinant de la tête, sûrement bercée par le souvenir d'un rap patientant dans son iPod. Là et là, des étudiants donnent l'impression d'être allumés par la matière exposée : ils sèment leur calepin de hiéroglyphes, une fois les subtilités du discours bien déposées au fond de leur crâne grâce à une savante décantation des phrases prégnantes et signifiantes. En fait, suspecte-t-il, ils remédient habilement à un état de saturation et se délestent des données excédentaires sur un cahier de sténographie ou sur une mémoire artificielle.

Mais ces porteurs d'avenir rose, comme de passé incolore, comment décriraient-ils le spécimen barrant la ligne de flottaison formée de dos pareils aux leurs et ployant devant eux ?

Un homme long qu'ils qualifieraient de maigre n'étaient-ce son port athlétique et une vigueur de boxeur dans les mouvements coulants entrecoupés d'un occasionnel secouement d'une main pour pimenter un argument. Une asperge, donc, aux yeux si foncés qu'on dirait des pupilles géantes, deux *o* majuscules cerclés de poils également noirs, comme les sourcils, d'ailleurs, drus, mais gardés courts par le coiffeur, qui prend aussi la peine de les rabattre avec une gomme spéciale, ce qui confère au professeur un air de chiot triste. Son nez, droit, solide, effilé, se dresse, eiffellesque sur sa barbe complète, bien fournie et entretenue, au milieu de laquelle éclot une bouche aux lèvres riches et purpurines, charmant écrin pour un jeu d'ivoires massifs et immaculés.

Il garde les cheveux en bataille. Il s'applique à les pétrir dès qu'un doute l'assaille, c'est-à-dire chaque minute, et de minces guirlandes d'argent égaiant sa belle tête quand il pose sa sacoche molle sous les spots braqués sur le lutrin. Ses mains ont déjà été admirables, mais leur exposition à tous les soleils possibles les ont tannées et les retours d'hiver, craquelées. Ses poignées de main, fermes sans être trop viriles, offrent en prime un chapelet de cals, témoins de travaux et de creusages fréquents sur les sites de fouille, entretenus depuis par des visites régulières à la salle de gym, commandées par une discipline de fer qu'il porte au compte d'une lutte contre la sédentarité, mais en fait une faiblesse

que ses rares amis ont identifiée depuis longtemps : la vanité.

En effet, il ne s'offusque jamais des regards concupiscentes que ses étudiantes et quelques étudiants vrillent sur son cul d'adolescent éternel quand ils se croient eux-mêmes hors de son champ de vision.

La cuisse appuyée sur le petit pupitre, les poignets croisés devant lui, l'œil animal, il fascine aisément ses victimes qui, en retour, le terrorisent. Il a l'impression de s'offrir en pâture à des vampires récemment admis au royaume noir des immortels, des assoiffés qui ne cherchent qu'à lui soutirer son suc vital : ses maigres connaissances. Il est conscient de la fragilité de son savoir trop pointu pour véritablement servir à quoi que ce soit d'utile en ces temps d'efficacité optimale et de sauvagerie calculée.

Il gémit, intérieurement s'entend, pigeon d'argile maintenu en suspension par la force des mots pendant qu'il essuie, lui le thanatologue des cultures, le tir nourri d'une meute affamée de naissances. Il les envie, de fait, et considère sa propre existence comme un ratage dès qu'il passe la porte d'une classe et se charge de distiller ses conjonctures calamiteuses sur l'avenir de la pensée : si la tendance s'accroît, l'éventail des idées, d'ample et aérien, se contractera pour ne former qu'un cromlech hideux composé d'un ramassis de menhirs cariés et vissés dans un désert. Une gencive d'octogénaire.

Il se questionne sur ce que signifie cette obsession pour les agonies et autres déclinis qui le taraude depuis aussi longtemps qu'il s'en souviendra. En quoi traduit-elle son passé, sa vie, sa destinée à lui, l'homme perpétuellement en deuil ? Est-ce qu'ils devinent, songe-t-il

en contemplant ses poussins, à quel point il tremble pour eux ? Ressentent-ils, réfugiés derrière la patine du chercheur patenté, l'affection sincère qu'il leur voue, l'émerveillement qui le saisit à chaque manifestation de leur gourmandise, de leur entêtement, l'envie violente qui lui malaxe les tripes de prendre dans ses bras l'étudiant qui baye aux corneilles ? Oh ! le glorieux spectacle de l'indifférence candide et triomphante !

Captent-ils le pur amour fraternel qu'exsude son être engagé dans un processus de racornissement, approuveraient-ils son désir de les embrasser l'un après l'autre ? Finalement, comment réagiraient-ils s'il cédait à la démangeaison de leur avouer ses doutes sur la pertinence de ses recherches, s'il partageait avec eux le sentiment de s'être résolument trompé de chemin et, accablé par une incessante incertitude, ralenti par le souci d'exhaustivité, alourdi par celui de l'absoluité, l'angoisse de se retrouver prisonnier d'un savoir coagulé ?

Pourtant, il surfe sur ses deux heures trente de plaidoyer, en réalité une pathétique imprécation qu'il aurait pu résumer en un mot : revenez. Il n'ignore pas que ses voyages en subjuguent beaucoup. Il multiplie donc les anecdotes surprenantes, pique son monologue de gousses au parfum touristique, mentionne quelques-unes des six cent trente-six peuplades qu'il a frôlées, croisées et autopsiées : Wayampi, Chuckchee, Chipewyan...

– Les !Xoon ? lance une brunette en faisant claquer sa langue d'une façon experte : les k'onk-ksoun ?

Elle est sûrement brillante et intéressée par la matière et il se dit : celle-là, il faut la détourner du mauvais chemin. Le grincement des tablettes le tire enfin

de sa dissertation et il leur donne rendez-vous pour la semaine prochaine.

– N’oubliez pas de ramasser le corpus de textes photocopiés à la coop, leur crie-t-il en bouclant sa sacoche.

Il se précipite vers la porte, allergique aux minauderies usuelles des traînards et autres glaneurs de chou-chouteries de tout poil : prorogation de délai, exemption de travaux, indulgence pour les maladresses d’ordre syntactique et bêtement orthographique, adjonction machinale d’un plus aux notes accordées pour des raisons qui n’ont rien à voir avec la matière, avec lui, avec l’université, voire avec la société au grand complet.

Le couloir est sinistre, malgré ses murs blancs où volettent, fichés au babillard, des appels à la mobilisation étudiante, des dizaines d’offres de services divers, des demandes de chambres à louer, quelques propositions d’atelier, des recherches de manuels, rédigés, tapés, calligraphiés sur des feuilles aux teintes et aux formats variés. Ce patchwork hétéroclite d’affichettes racoleuses qui frémissent au passage de chacun l’attriste, puisqu’il recueille des preuves irréfragables, quoique naïves, du funeste affaiblissement de la parole pure. Les mots ne suffisent plus, noyés qu’ils sont dans l’amphigouri universel et hystérique d’images et de sons. Il fut un temps... se met-il à songer, puis il se ravise, s’interdisant les élans de nostalgie.

Au bout du corridor, une fenêtre flamboie. Août agnise donc au soleil, après une longue vie grise et froide.

En effet.

Il se plante devant le panorama d’une ville ragail-lardie par un été retrouvé au finish. À gauche, le mont

Royal lui propose un vert irlandais, chamarré des premières gouttes d'or ; à ses pieds, l'oratoire Saint-Joseph déroule sa scala-santa, déserte exception faite d'un illuminé s'y démettant les genoux ; droit devant et à droite, c'est-à-dire vers l'ouest et le nord, l'épaisse catalogne de duplex et de triplex de briques rouges, nervurée de longues et grises coutures d'asphalte, une rude étoffe sanguine que lèche, nerveuse et étamée par les rayons déjà obliques du soleil, la rivière des Prairies. Seul sur la toile bleue, un petit nuage mauve progresse vers lui, comme soutenu par un faisceau de baguettes de pluie noire, minuscule nimbus décidé à troubler la fête à Hélios, attiré sans doute par cet immobile cousin planté derrière la vitre. Oui, il reconnaît là-haut un alter ego vapoureux, mais implacable, annonciateur malvenu de lendemains déplaisants : il pleuvra bien un jour, tout finit par s'épuiser et par disparaître. Ce rôle pénible de rabat-joie, Benjamin Paradis l'assume, si tel est le prix à payer pour défendre la vérité. Il inonde la terre d'un savoir dont nul ne veut, il grêle sur des auditoires avides de joies.

– Et « nuage », ça se dit comment chez les !Xoon ?

La brunette s'était glissée à côté de lui et elle suit son regard. Il capte son reflet dans la vitre et elle semble flotter sur un bon quart de la ville comme un spectre gigantesque et souriant, auréolé de bouclettes taillées dans un bois dense. Il se rend compte à quel point le fantôme est joli et, comme mû par un réflexe de survie, il reporte vivement son attention au loin. Il prend tout son temps avant de laisser tomber une réponse lapidaire sur un timbre étouffé, comme s'il craignait

d'embuer la vitre sur laquelle se précipite en tambourinant une volée de gouttes.

Et avant qu'elle ne lui pose la question suivante, il traduit pour elle le magma de sons gutturaux qu'il vient d'émettre, mais cette fois d'une voix grave et franche, presque radiophonique :

– La maison des pluies.

peintes en bleu; les rires gras des adultes, les cris stridents des enfants qui se tiraillent. C'est l'oncle Gérard, notaire devant l'éternel, recyclé en producteur de navets.

Il est tout content de retrouver son neveu et accueille sa dulcinée, comme il l'appelle, avec force courbettes. Il répète sans s'en lasser qu'il la trouve jolie et racée et insiste pour qu'elle le remplace sur le trône, dont le dossier étale, en lettres brodées, le nom d'un réalisateur, hélas, oscarisé. Il prend de ses nouvelles, lui, le trou noir de la galaxie familiale qui a englouti et néantisé ses souvenirs. Les autres membres du clan l'ont renseigné sur les vives altercations entre sa mère et lui, engueulades qui se sont succédé pour finalement aboutir à une rupture fracassante qui résonne encore dans les ruelles de Hochelaga.

– Je ne la vois plus, fait Benjamin, les yeux flottant au-dessus des kiosques.

Son oncle hoche la tête en plissant les lèvres, comme si on venait de lui annoncer la mort d'un adolescent.

Il se tourne vers Béatrice, lui pose trois questions, approuve son choix d'instrument.

– L'orgue, fait-il, est le souffle de Dieu, même si je ne crois plus en ces balivernes qui puent l'encens et la rapacité. Il faut toutefois donner à l'Église ce qui, rarement, lui revient : elle a du chien dans le domaine des arts, ça oui.

Il leur raconte dans les menus détails les événements de ce matin de décembre, étrangement doux, mais venteux, qui a marqué sa lente et pénible métamorphose. Le mal de tête assommant, à la limite nauséeux,



qui le tire des bras de Morphée pour le blottir dans ceux d'Éris, fille de la Nuit et mère de la douleur. La syncope, l'ambulancier qui lui demande s'il a eu des relations sexuelles dans les heures précédant la crise.

– T'imagines, le neveu, moi qui ne touchais plus à la chose depuis des lustres.

Gérard rosit en jetant un coup d'œil gêné à Béatrice, puis reprend son récit. Il entend encore le hurlement de la sirène, puis connaît une longue absence de ce côté-ci de la terre jusqu'à l'apparition en rêve de chiens au souffle court, comme s'ils revenaient d'une gambade épuisante, des bâtards qui le rassèrent avec leur haleine caractéristique que, jadis, il jugeait dégoûtante, des centaines, des milliers de jappeurs enjoués qui, soudain, se calment et posent pour lui. S'ensuit le lent retour vers notre lumière, le silence malgré l'agitation ambiante, ses membres qui ne répondent plus aux commandes, l'odorat qui renaît avec le goût, puis l'ouïe, enfin le toucher. Les premiers mouvements maîtrisés, la physiothérapie, mais la parole qui résiste, comme si un grand vide séparait sa bouche de son cerveau et que s'y épivardait sa volonté d'expression. Graduellement, il la recouvre, avec une certaine motricité.

Ses nuits sont peuplées de truffes moites et d'yeux ronds, de poils croûteux et de langues pendantes. Des chiens, encore des chiens, qu'il oserait presque qualifier de souriants. Un infirmier lui glisse sous le nez un bloc de papier vélin ainsi qu'un jeu de fusains.

– *The rest is history*, dit Gérard en déployant ses bras de bouddha à pinceaux, embrassant du même mouvement sa galerie temporaire, fichée sur l'asphalte de la rue Sainte-Catherine.

Éditions Les Herbes rouges  
C. P. 48880, succ. Outremont  
Montréal (Québec) H2V 4V3  
Téléphone : 514 279-4546

Document de couverture :  
illustration : Gustave Courbet, *Marine* (détail), 1865

Distribution : Diffusion Dimedia inc.  
539, boulevard Lebeau  
Montréal (Québec) H4N 1S2  
Téléphone : 514 336-3941

Diffusion en Europe : Librairie du Québec  
30, rue Gay-Lussac  
75005 Paris (France)  
Téléphone : (01) 43-54-49-02  
Télécopieur : (01) 43-54-39-15

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer  
sur les presses de l'Imprimerie Gauvin  
à Gatineau en mars 2013  
pour le compte des  
Éditions Les Herbes rouges

Imprimé au Québec (Canada)

Après avoir passé de nombreuses années sur les cinq continents à débusquer des langues en voie de disparition, Benjamin rentre au bercail pour donner un cours d'introduction à la linguistique. Il apprend qu'il aurait un fils, issu d'une des nombreuses histoires d'amour qu'il a connues sur la planète, et que le jeune homme cherche non pas à retrouver ce père inconnu, mais à recomposer son passé.

Se lançant à la poursuite de cet énigmatique Kurt, Benjamin – mi-Ulysse, mi-Petit Poucet – entreprend un étrange périple, revisitant sa propre vie, mais guidé par les fantômes d'épisodes qu'il avait plus ou moins effacés de sa mémoire. Accompagné par ses fidèles amis Tito et Big Daddy, qui forment un couple explosif, par une jolie étudiante et son Viking d'amant, il remonte le cours de sa vie, ballotté par des souvenirs qui, en vérité, ne sont plus les siens et brouillent jusqu'au temps lui-même.

Enfilant les méandres inattendus et les étapes saugrenues, Benjamin, cet adorateur des mots – et de leur exactitude –, doit se résoudre à admettre ce qui se présente comme une évidence : il n'y a ni passé ni présent, et notre propre vie, comme une langue, ne nous appartient pas.

Pierre Samson, dans un style truculent, prend à contrepied le roman contemporain qui « cherche par tous les moyens possibles à vous transporter d'un point A à un point B », arguant que l'intérêt réside justement *entre* ce A et ce B. Sinon, « pourquoi relire un livre ? »

*Pierre Samson est né à Montréal. Auteur d'une trilogie brésilienne saluée par la critique, il remporte le Prix littéraire des collégiens avec son roman Catastrophes. Il a également publié Arabesques aux Herbes rouges.*